

ECLAIRAGES : Encouragement à la culture: mettre la barre toujours plus haut

Date de parution: Mardi 1 avril 2008

Auteur: Pius Knüsel

Pius Knüsel, directeur de Pro Helvetia, répond aux critiques et souligne que l'autosatisfaction est la dernière chose que l'encouragement à la culture peut se permettre.

Il y a une règle culturelle en Suisse qui dit: chacun peut nommer les problèmes. Mais il doit en même temps proposer des solutions. Il doit enfin être en accord avec lui-même et son public; provoquer sans se réconcilier ne se fait pas. Avec mon discours sur «La disparition de la culture», prononcé dans le cadre du Forum Culture et économie de Berne, j'ai dérogé à cette règle, dans le sens où je me suis limité à un sombre panorama des problèmes.

J'y ai dérogé de manière consciente, afin de rompre avec le discours habituel des cercles professionnels. Ce dernier fonctionne généralement ainsi: les uns et les autres se traitent avec clémence, approuvent les problèmes ainsi que leurs solutions, et laissent les choses ainsi se reposer. Le directeur de Pro Helvetia peut-il décevoir son public? Stefano Stoll, le délégué à la Culture de la ville de Vevey, dans son Opinion du 26 mars dans ces colonnes, dit non, alors que d'autres disent oui: si quelqu'un peut jouer le rôle du provocateur sans qu'on l'écarte à cause de sa méconnaissance de la matière, c'est bien le directeur de Pro Helvetia. Il siège effectivement à une position clé, où les politiques culturelles communales, cantonales et nationales se croisent. Il se trouve au centre - alors qu'il n'est qu'observateur. Car il peut uniquement maintenir l'organisation, piloter les processus, mais ne peut pas prendre de décision sur l'encouragement.

C'est pourquoi j'ai pris le risque de prétendre que le succès de l'encouragement à la culture de ces trente dernières années met en danger ce même système d'encouragement. Nous encourageons, telle est mon allégation, de manière trop large, trop de choses et trop de projets, qui deviennent en fin de compte insignifiants, voire trouvent leur fin en soi. Le terme de médiocrité, je l'ai par ailleurs emprunté à Isolde Schaad, une écrivaine suisse qui s'est exprimée de manière circonstanciée, en automne 2007 dans la WochenZeitung, sur l'inertie des arts helvétiques.

La culture est devenue une évidence, elle nous entoure partout et sous toutes ses formes. Elle nous laisse plutôt tranquilles au lieu de provoquer nos émotions et nos esprits - ce que, moi, j'associe au grand art. Les arts sont devenus éphémères, un accessoire que les politiques locales réduisent trop souvent à du marketing touristique, et les milieux dominants à des formes de rituels. Quant au fait de servir son propre corps électoral, qu'il soit de gauche ou de droite, avec des subventions culturelles, il ne s'agit là pas encore d'une politique culturelle.

Cela ne serait peut-être pas grave du tout si la Suisse était un îlot culturel. Cependant, comme elle fait partie des échanges internationaux, elle doit être d'autant mieux capable de se mesurer à ce qu'il y a dans ce monde. Le consommateur le fait, dans la librairie, à la caisse du cinéma; pas assez en faveur de la culture suisse! Cela ne m'étonne pas quand j'observe le degré d'autosuffisance qui règne dans une grande partie de la culture subventionnée. Et le courage, la persévérance ou l'engagement que l'on trouve dans les meilleures des œuvres qui viennent d'ailleurs.

Que voulais-je atteindre avec ma polémique dans le cadre du Forum Culture et économie? Nous effrayer, mes collègues et moi-même; l'autosatisfaction est la dernière chose que l'encouragement à la culture peut se permettre. La politique culturelle doit placer la culture dans l'agenda politique et social à tout niveau. Elle coûte à ce pays tellement peu. Mais, pour l'image qu'elle donne de lui, elle est irremplaçable. Afin qu'elle soit à l'ordre du jour, nous avons besoin d'art plus radical. Radical dans plusieurs sens: simplicité, émotion, expérimentation, tradition, popularité, lucidité. Bref, de l'art sans condition, de l'art grand, qui nous saisit à nouveau.

Dans une société qui souhaite tout bien proportionner, c'est déjà une vision en soi. Comment peut-on y arriver? En mettant la barre toujours plus haut; en appelant à des résultats plus intelligents; en octroyant des mandats exigeants aux institutions; en déléguant plus de compétences aux figures clés en matière de production culturelle et en leur donnant la marge de manœuvre politique et financière de réaliser leurs visions culturelles en association avec des artistes, des producteurs, le public; en faisant en sorte que l'encouragement de la culture prenne mieux en compte la réalité sociale du pays - démographique et des cultures d'immigrés - ainsi que les développements technologiques.

Juste un exemple: sans disque, il n'y aurait jamais eu de musique pop. Cette dernière a cependant imprégné le XXe siècle plus que n'importe quel autre art. Mais, jusqu'aux années 80, elle n'a pas provoqué d'intérêt chez les administrateurs de la culture. Les jeux informatiques imprégneront le XXIe siècle. Et ce, même si le monde officiel présent à ce même forum qualifie le phénomène, qui touche près de la moitié de la population, de banalité.

Voici les pistes qu'il faudrait suivre dans les vingt années à venir. Et c'est ce à quoi Pro Helvetia s'attelle actuellement, en collaboration avec des fondations privées, qui se sont empressées de nous signaler leur intérêt à collaborer après le discours de Berne. Mais n'est-ce pas là aussi une part du problème? Le secteur privé semble avoir confiance et être de plus en plus à même de définir des accents culturels - qui plus est de haut niveau. Il faudrait donc qu'on se dépêche, chers collègues du secteur public!

Le texte du discours (en allemand) peut être consulté sur <http://www.culture-economie.ch> (cliquez sur «rapporteurs», puis «exposé de Pius Knüsel»).

© Le Temps. Droits de reproduction et de diffusion réservés. www.letemps.ch